



**CONVENTUS SEMESTRALIS**

**UNIONE SUPERIORI GENERALI**

[segretariog-usg@pcn.net](mailto:segretariog-usg@pcn.net)  
[usgsegretaria@pcn.net](mailto:usgsegretaria@pcn.net)

**Une réflexion sur la famille aujourd'hui**  
**Mauro Magatti/Chiara Giaccardi**  
**Relation pour l'assemblée générale de l'USG**  
**Rome, Salesianum, 29 mai 2014**

*~ Préambule: une crise qui est en même temps une occasion*

Ces dernières décennies, la famille est tombée en **crise**: l'augmentation des divorces, la croissance des naissances extraconjugales, la multiplication des familles monoparentales, la réduction du nombre de mariages ne sont que quelques exemples des phénomènes les plus évidents. Tant et si bien que certains se demandent si le moment n'est pas venu de pouvoir se passer de la famille.

En réalité, la crise de la famille est due à deux facteurs qui sont souvent indiqués comme des éléments critiques de notre vie contemporaine: **l'hyper-individualisme** et **l'hyper-technicisme**. Des facteurs qui, non maîtrisés, finissent par mettre sous pression cet organisme délicat (et d'autres), du moins sous les formes que nous connaissons.

Aujourd'hui, le risque est de jeter le bébé avec l'eau du bain, et de payer un prix très cher.

La question centrale, c'est le parcours qui nous rend pleinement humains. D'après ce que nous savons de notre histoire, il n'est simplement pas envisageable de couper le lien entre les générations et entre les sexes, car c'est là un trait qui qualifie la famille et qui demeure déterminant pour la constitution et la reconstitution de l'humain.

D'autre part, la condition dans laquelle se trouvent tant d'hommes et de femmes soulève de nombreuses questions qu'on ne saurait plus éluder: après avoir confirmé la valeur et la nature de la famille, comment faire face à sa désagrégation progressive?

À vrai dire, la **situation n'est pas si négative**. Derrière la négation se cache une question. On pourrait affirmer que la famille est sans conteste en crise, au sens qu'elle cherche les modalités d'un nouvel ajustement. Or, malgré un contexte hostile, la famille continue d'avoir un rôle important, et

beaucoup sont ceux qui pensent encore que ce rôle est central pour vivre de nouvelles expériences. Ce qui est vrai, c'est que des déchirures provoquées par la crise naissent de nouveaux modèles de famille. Une famille plus consciente, plus respectueuse de son lien avec le contexte environnant, plus attentive à la qualité des relations internes. Une famille à la recherche de nouveaux modèles de cohabitation, d'habitation, de travail, où les relations entre les sexes et les générations doivent être renégociées. On pourrait arriver jusqu'à dire qu'**aujourd'hui, il y a moins de famille, en termes de quantité, et plus de famille, en terme de qualité.**

### *~ Une histoire de famille*

Commençons par dire que **la famille n'est pas une valeur abstraite mais une réalité concrète**, faite de personnes ayant un visage, un nom et une histoire. Si nous avons été invités ici, c'est parce que nous sommes des sociologues mais aussi parce que, avant de le devenir, nous avons fondé une famille. Nous étudions une réalité dont nous faisons nous-mêmes partie. Nous connaissons très bien tous ses charmes et toutes ses peines, nous avons traversé des moments de joie et de découragement, vécu des miracles et le sentiment de ne pas s'en sortir.

Nous commencerons donc par raconter notre histoire, et non pas parce que c'est une histoire exemplaire ou un modèle de succès. S'il en était ainsi, nous devrions nous taire. Parler de notre vie ensemble a un sens simplement parce que c'est quelque chose de **réel** (qui exprime une possibilité, au moins dans la durée, puisque nous sommes mariés depuis 29 ans) et parce que c'est une **histoire**, ou une façon d'offrir aux autres sa propre expérience.

Giorgio Agamben, un philosophe italien, a affirmé que nous avons perdu la capacité de raconter parce que nous **avons perdu la capacité d'acquérir de l'expérience**: tout glisse et passe aussitôt sous la pression de nouvelles urgences, sans laisser de trace, juste un sentiment de vide.

Chaque fois que nous racontons, c'est un double don que nous faisons, à nous et aux autres: à nous, parce que **nous nous réapproprions de façon plus consciente de notre expérience** et de sa signification, et nous pouvons aller de l'avant, définir avec plus de clarté une direction, sachant qui nous sommes; aux autres, parce que **le récit est un don à partager**, qui peut aider à réduire les distances, à établir les alliances, à alléger les poids.

Notre histoire, comme celle de tout le monde, est à la fois commune et unique.

Nous nous sommes mariés à l'âge de 25 ans, après le diplôme universitaire mais sans un emploi, pouvant bénéficier d'un petit appartement de famille, dans l'immeuble des parents de Mauro. Nous avons vécu dans la précarité, de façon forcément essentielle (mais, a posteriori, ce fut une école de liberté) pendant deux ans. Ensuite, avec notre premier enfant, qui n'avait que cinq mois, nous sommes partis en Angleterre pour le PhD, avec une bourse d'étude et très peu d'argent dans la poche. Cette expérience, qui a duré trois ans, avec quelques retours (entre-temps le deuxième enfant est né), nous a appris une chose fondamentale: ce que veut dire être un étranger. Compétences linguistiques insuffisantes, incompréhension et, par conséquent, incapacité de s'adapter aux codes sociaux, manque d'assurance en tant que parents d'un enfant petit, ne recevant pas d'aide ni de conseils... Ce fut une période très difficile, au cours de laquelle nous avons fait face à des difficultés pour atteindre un but commun (essayer d'obtenir une formation adéquate afin de pouvoir travailler à l'université sur des sujets qui nous semblaient importants), ce qui nous a permis de renforcer notre alliance et de commencer à comprendre qui étions-nous, dans quelle direction voulions-nous aller,

tout en nous mesurant avec nos limites et découvrant en même temps des ressources inattendues. Ensuite, notre troisième enfant, une fille, est arrivé et nous avons obtenu, enfin, un poste à l'université, et un peu plus de stabilité, surtout économique.

Nous avons pu agrandir notre appartement, toujours dans l'immeuble des parents de Mauro, pour la famille qui augmentait en nombre. De ces années-là, nous avons le souvenir d'une vie à portes ouvertes, des charmes et des efforts que comporte une relation quotidienne avec les grands-parents, mais aussi la conscience que pour tous, et d'abord pour nos enfants, la famille élargie est une richesse, qui vaut bien les quelques sacrifices et les moments de fatigue, qui existent, inutile de se le cacher!

Ensuite deux autres enfants sont arrivés, d'autres personnes ont franchi les portes ouvertes de la maison et ont vécu avec nous pour des périodes plus ou moins longues. C'était un choix partagé, aussi avec les enfants, dans la perspective d'une famille qui 'respire', qui a reçu et qui peut donc donner, et qui, ayant engendré, peut se faire **'ventre' pour accueillir d'autres vies**, en attendant qu'elles trouvent leur chemin. Une phase pleine de belles choses, non exempte de tensions, parce que la vie, ce n'est pas un lit de roses, et les vies des autres comportent des souffrances qui ne sont pas toujours faciles à gérer.

Parmi ces histoires, nous avons été pendant plusieurs années une famille d'appui pour une maman érythréenne et son enfant, avant qu'ils reprennent leur chemin. Il y a trois ans, cette mère est décédée à cause d'une maladie négligée ; le garçon, qui a aujourd'hui 18 ans, vit avec nous, comme un sixième enfant.

Entre nous, ça n'a pas toujours été facile. Nous avons eu des moments de crise, même profonde: rester ensemble aujourd'hui, alors que nous sommes exposés à des forces puissantes qui tendent à séparer et à fragmenter, c'est un exploit qui parfois semble dépasser nos forces. Par moments, c'était difficile de nous accepter et de renouveler nos promesses. Si nous nous sommes "tenus", c'est parce que nous avons construit, sans s'en rendre compte, des fils qui étaient solides et qui nous soutenaient: la **fidélité** – qui étymologiquement dérive de *fides*, corde, - plus qu'un acte moral ou de la volonté, il faut la voir comme la construction de fils. Comme quand on fait de l'escalade: on n'y va pas les mains nues, mais bien équipés et en toute sécurité!

Forts de notre expérience d'étrangers et éprouvant de la gratitude pour tous pour ceux qui nous avaient aidés en ces circonstances, il y a huit ans, nous avons déménagé avec une famille plus jeune dans une grande maison appartenant à un ordre religieux séculier, qui ne l'utilisait pas. Là nous accueillons pour des périodes d'un an minimum des familles d'étrangers qui essaient de s'intégrer en Italie, deux ou trois ménages à la fois.

Des familles avec d'autres familles, où la pluralité des modèles ressort dans toute sa richesse, mais aussi avec tous les problèmes, où les différences de culture et de religion (la majorité de nos colocataires ont été jusqu'à présent des musulmans) mettent tous les jours à l'épreuve notre capacité de tolérance et de dialogue, et nous obligent à relativiser des principes que nous avons adoptés et que nous croyions incontestables, car on les regarde du point de vue de l'autre. Des familles du Maroc, de l'Éthiopie, du Kosovo, de l'Ukraine, du Cachemire, de la Roumanie... Ces familles, qui ont de plus en plus de difficultés et qui sont de plus en plus souvent monoparentales, trouvent chez nous un espace intime, mais en même temps la possibilité de partager des moments et des lieux de vie commune.

Au-delà des apparences, il nous semble évident que nous avons reçu plus que ce que nous avons pu donner. Nous avons reçu le don de l'ouverture que nous pouvons aujourd'hui exprimer ainsi: si

notre famille est restée unie, si nos enfants ne nous ont pas envoyés nous promener, c'est parce que notre vie familiale a connu des **étapes différentes** et qu'elle 'respire' **en se dépassant**.

C'est justement là une des réflexions les plus profondes que nous devons mener sur la famille aujourd'hui.

### *~ La famille: maintenant, il nous faut de nouveaux récits*

La valeur de la famille n'est donc pas, et ne doit pas être – aujourd'hui encore plus n'étant plus une norme sociale – quelque chose d'abstrait, d'idéologique, de normatif, lié à l'imposition d'un modèle du haut. **Sa reconnaissance découle plutôt de l'expérience; mais l'expérience a besoin d'une narration pour pouvoir être partagée**, pour pouvoir faire de la 'culture', pour laisser un signe qui dialogue avec l'histoire. C'est une parole qui ne doit pas être uniquement *logos* (argumentation, démonstration) mais aussi *mythos* (récit qui parle de la vérité de la vie, dans son acception littérale reprise, entre autres, par R. Panikkar).

Aujourd'hui, la famille n'a pas une narration dans laquelle se reconnaître, grâce à laquelle pouvoir donner un sens commun à sa propre expérience, avec ses charmes et ses difficultés.

Malheureusement, elle est tiraillée entre des visions idéologiques abstraites qui s'opposent: la famille comme valeur menacée qu'il faut défendre, immuable dans ses formes "canoniques"; et la famille comme institution conservatrice et fossilisée, qui doit être renversée pour s'adapter aux mutations sociales et culturelles. Dans un cas comme dans l'autre, c'est un lieu vide du discours, l'objet statique et abstrait d'une querelle idéologique où le véritable enjeu est le bras de fer entre conservateurs et progressistes, et la famille n'est qu'un simple prétexte.

Une citation de E. Wiesel, prix Nobel pour la paix, décrit parfaitement la situation :

As-tu peur de grandir?

Oui, peur de grandir dans un monde qui,

En dépit de ses déclarations grandiloquentes,

N'aime pas les enfants;

Il en fait plutôt des cibles de son dépit,

De son manque de confiance en soi,

De sa vengeance.

*(Un désir fou de danser)*

### **Quelles ont été, au fil du temps, les représentations de la famille?**

De lieu culturel 'évident', un terme qui n'a pas besoin d'être justifié ('**mythe**', comme l'appelleraient Otto ou Panikkar), capable de fonder un sens commun et des pratiques partagées, la famille devient, du moins en Occident, une **narration romantique** dans le cinéma hollywoodien, où l'émotion et les sentiments sont mis au premier plan, et où l'histoire finit (avec 'The End') là où tout, au contraire, devrait commencer. C'est là le début d'une construction idéologique, qui renverse la perspective et laisse penser que le point d'arrivée est le couronnement de l'amour romantique, la fermeture du cercle magique moi-toi.

Par ailleurs, avec Mai-68, la famille est contestée comme **lieu de l'oppression autoritaire** et de l'hypocrisie petite-bourgeoise, et considérée, en tant que telle, l'ennemie de la libre expression.

Depuis lors, la famille a assimilé les traits de l'individualisme qui a dominé la culture occidentale jusqu'à aujourd'hui: un **choix privé**, une relation moi-toi, basée sur un calcul coûts-bénéfices (où même les enfants deviennent l'objet de calculs), un point d'arrivée si contraignant qu'il faut au moins un concubinage préventif, plus facilement révoqué. Sur ce changement culturel s'est greffée cette énorme innovation que représente la pilule (et ensuite la légalisation de l'avortement): par un petit moyen technique, **l'acte sexuel a été séparé de l'acte reproductif**, rendant ainsi vain le travail accompli traditionnellement par la communauté et par la culture pour gérer ce point délicat de l'existence personnelle et collective.

En un sens, la famille ne vit qu'aujourd'hui le déploiement de ce passage historique.

Il faut, par ailleurs, constater que **le récit de la famille d'aujourd'hui est très pauvre**, ou aucunement attrayant: il n'y a même plus, comme c'était le cas pour la génération de l'après-guerre, l'envie de reconstruire, de se racheter socialement, d'améliorer les conditions de vie à laisser en héritage à la génération successive, même au prix de sacrifices personnels. Aujourd'hui, le manque de confiance n'est pas seulement à l'égard de l'autre, mais surtout à l'égard de soi-même: comment puis-je savoir ce j'aurai envie de faire dans dix ans? Si la liberté est conçue comme une simple ouverture à cet événement, alors s'engager dans la vie n'a pas de sens. C'est une **insécurité** profonde, qui est apaisée momentanément par les petites certitudes matérielles, mais qui laisse un vide que les choses matérielles ne peuvent pas combler. Dans ce contexte, quelle attraction peut exercer une vie à deux, dans un appartement bien protégé, rempli de petits objets? C'est une situation étouffante, prête à exploser de manière dramatique, comme en témoignent les faits divers, face aux difficultés que la vie nous réserve inévitablement.

De ce point de vue, la crise en cours peut être salutaire dans la mesure où elle peut aider à comprendre que se marier n'est pas le couronnement mais le début d'une aventure, d'un défi difficile que l'on décide d'affronter ensemble. C'est comme si l'on décidait de suivre le fleuve de la vie ensemble et non pas seul. Là où la vie est entièrement à venir et à interpréter. Si l'on pense que l'on est déjà arrivé, on commence du mauvais pied, ou même, on ne commence pas du tout.

Un deuxième aspect concerne la **privatisation progressive** de la famille. Remettre aux époux la décision de vivre ensemble est une conquête importante, qui ne peut pas cependant nous mener jusqu'à dire, comme l'on fait aujourd'hui, qu'il s'agit d'un choix privé qui ne concerne que les deux époux. Un choix purement rationnel (selon un calcul utilitariste). La construction d'une famille implique d'autres personnes (parents, enfants et bien d'autres), et c'est quelque chose qui garde toujours une dimension de mystère. De mythique, au sens décrit plus haut. C'est pourquoi le fait de perdre le moment rituel n'est pas du tout négligeable: le mariage ainsi conçu (chrétien ou non) est un **moment rituel qui marque l'introduction d'une nouvelle alliance dans le monde social et qui introduit dans le mystère**.

La famille qui est en crise est donc la famille nucléaire, complètement privatisée, qui vit dans son appartement et qui est condamnée à la consommation. Elle est écrasée par un présent absolu qui se heurte à sa nature profonde.

Sans doute pouvons-nous affirmer que c'est une chance que ce modèle soit en crise.

**Ce n'est pas cette famille-là que nous devons défendre.** Ce n'est pas 'n'importe quelle' famille.

C'est pourquoi, si l'on veut surmonter la crise, **il faut un nouvel imaginaire et une nouvelle narration de la famille** qui ouvrent les horizons, qui sont devenus asphyxiques ou trop incertains pour qu'on puisse en porter le poids individuellement.

Revenons alors à l'idée de récit, qui a été notre point de départ. Le **récit est intrinsèquement poly-**

**phonique**, c'est une trame où de nombreuses vies s'entrelacent. Le récit **montre que notre vie est relationnelle**, ce n'est pas un monologue, ni même un duo. De plus, le récit, comme écrivait le philosophe P. Ricœur, est aussi un '**apprentissage éthique**' : qui nous oblige à nommer, à distinguer, à mettre en ordre, à faire des liens, à évaluer.

Quelle est donc cette expérience de la famille, et quel est ce nouveau récit?

### *~ Développement et famille: les formes culturelles et l'avenir de la famille*

Il ne faudrait jamais oublier que **la famille n'a pas toujours eu la même forme au cours du temps**. En effet, la famille s'est organisée en fonction des formes historiques, parfois très différentes, cherchant des équilibres différents par rapport à ses deux dimensions constitutives, celle générationnelle et celle sexuelle.

Pareillement, la relation entre la dimension affective et celle matérielle a assumé, dans le temps et dans l'espace, des caractéristiques très différentes.

Ce qui veut dire que **la famille est un organisme statique, rigide, mais une forme vitale et, par conséquent, adaptable**, capable historiquement d'assumer des formes différentes, selon les conditions économiques, sociales, culturelles du contexte. Tout en restant 'famille', celle que nous avons vécue nous-mêmes diffère fortement de celle de nos arrière-grands-parents, et de celle de nos enfants. D'ailleurs, la famille européenne, asiatique ou africaine sont très différentes les unes des autres.

Historiquement, la famille a joué un rôle central en rendant possible ce que l'on appelle normalement le **développement**. De ce point de vue, la famille apparaît – sans rhétorique – comme une forme sociale précieuse qui a fortement contribué – dans bien des cas malgré elle – à faire avancer l'Occident sur son **chemin de liberté**, en organisant les relations sociales dans la direction de la **responsabilité réciproque**: avoir stabilisé la relation homme-femme, avoir engagé les parents à prendre soin des enfants, avoir renforcé la *pietas* à l'égard des parents âgés, avoir réglementé les relations économiques, professionnelle et héréditaires issues de la dynamique familiale, sont autant de contributions fondamentales. D'autre part, au fil du temps, la famille s'est elle-même profondément transformée, en apprenant à devenir plus respectueuse de l'altérité qui la constitue, et qui est aussi le secret qui la rend si dynamique.

En effet, **dans les cultures où la double dimension constitutive de la famille (sexuelle et générationnelle) n'a pas été recomposée, le développement a été plus difficile**.

Pensons, par exemple, aux nombreux endroits où la question épineuse de la responsabilité des hommes envers les enfants n'a pas abouti à une solution positive. Dans de nombreux pays, le fait de ne pas avoir su structurer cette responsabilité a comporté un sérieux problème dans le processus de développement social, qui a pénalisé en particulier les femmes et les mineurs – les adultes de demain – enclins à reproduire, malgré eux, le modèle d'abandon qu'ils ont connu.

Pensons aussi à la question de l'éducation des enfants, à la constitution des patrimoines de famille (le thème de l'héritage, même et surtout symbolique), à la naissance des entreprises, ainsi qu'à la fonction d'assistance réciproque entre les membres de la famille (en particulier le long des générations).

Ainsi, en sa qualité de 'plexus' sexuel et symbolique, la famille s'est montrée capable de garder unies la dimension délicate des émotions et des relations et les fonctions sociales complexes, per-

mettant le développement social dans son ensemble.

Sans la capacité d'auto-organisation, exprimée par la famille, le développement, tel que nous le connaissons, n'aurait pu guère avoir lieu.

De ce point de vue, dans les différentes régions du monde, la situation à laquelle nous sommes confrontés est très différente. Il y a des zones - pensons à l'Afrique - où la famille telle que nous l'avons conçue en Occident n'a jamais été réalisée, alors qu'ailleurs, les principaux problèmes sont dus au fait de prétendre pouvoir se passer de la famille.

Mises à part ces considérations, ce que nous tenons à souligner, c'est **que les diverses formes de famille assumées au cours de l'histoire ont eu leurs problèmes et leurs limites**. Comme la famille a contribué à rendre possible le développement, de même la maturité culturelle de la société a poussé la famille à s'améliorer.

Tout d'abord, **la famille a lutté pour conférer la pleine reconnaissance et la pleine dignité à tous ses membres**. Ce n'est qu'au cours des siècles, grâce entre autres à la contribution des processus sociaux externes et à une élaboration culturelle consciente, que la famille a appris à reconnaître la dignité de chaque membre, à respecter la liberté individuelle, à créer les conditions d'un respect mutuel plus concret.

Pour ainsi dire, elle s'est elle-même purifiée au fil du temps. En particulier, les relations familiales se sont progressivement libérées de l'idée de possession ou d'adoption acritique des modèles d'inégalité, qui allaient de soi dans l'environnement social.

Considérons, par exemple, la question homme/femme ou parent/enfant, qui a connu des réévaluations profondes au fil du temps.

Alors que là où le modèle de « possession » n'a pas été dépassé, les conséquences ont été, et sont, parfois dramatiques, comme en témoignent de nombreux faits divers: c'est au sein de la famille que le plus grand nombre de violences est commis, en Italie au moins; dans le cas de parents séparés, les enfants font l'objet de disputes qui se transforment souvent en chantage, voire en abus; les femmes qui veulent quitter leur partenaires sont punies de façon violente (même si la violence n'est que symbolique, en publiant des photos privées et des insultes sur les réseaux sociaux privés), et ainsi de suite.

Deuxièmement, la famille a souffert d'une **tendance chronique à la dégénérescence particulariste**. Le « **familisme** », à savoir l'incapacité d'universalisme et la tendance à privilégier en toute circonstance, même en dehors du contexte familial, les membres de la famille, a causé de multiples dérives amORALES : le contraste entre le bien à l'intérieur du groupe familial et le bien de la communauté élargie n'a pas toujours abouti à une solution acceptable. Savoir garder la chaleur et l'affection au sein de la famille sans compromettre la sphère publique et les conditions de l'universalisme nécessaire à la société avancée a été, et est aujourd'hui encore, un défi de taille. En effet, si dans certaines sociétés demeurent des problèmes découlant de formes de familisme régressif, dans d'autres, c'est un individualisme radical qui prévaut et qui détruit même la famille, faussant le parcours d'humanisation sans avoir aucune idée des conséquences à long terme.

Or, il faut aussi souligner que c'est justement la famille - à travers ce mécanisme de régulation fondamental qu'a été le tabou de l'inceste - qui a été un mécanisme fondamental pour passer de la conception clanique de la société à une conception ouverte, communautaire et sociétaire. En fait, la famille a toujours été un outil extraordinaire pour défaire et rétablir des relations sociales. Le « familisme amoral » existe et doit être évité, mais il y a aussi un « **familisme vital** », qui est, au contraire, une source de dynamisme et de développement pour la communauté.

Il n'en reste pas moins que, au cours d'une histoire séculaire, la famille a montré la capacité de savoir s'adapter et absorber les stimuli positifs venant de l'environnement. On pourrait donc dire, **sans regret nostalgique d'un supposé «âge d'or»**, que la **meilleure famille** – celle qui est en mesure d'accueillir et de respecter pleinement l'ensemble de ses composants, indépendamment du genre et de la génération d'appartenance, et de trouver un équilibre raisonnable entre le lien familial et le bien commun - **est encore à venir.**

*~ La famille, lieu où rien ne 'fonctionne', nous rend humains et génératifs*

Au cours des dernières décennies, à mesure que l'individualisme radical s'imposait, la famille est devenue un problème. Attaquée (non sans justes raisons) à cause de certaines distorsions historiques - tels que le paternalisme ou le familisme -, la famille est souvent défendue pour de mauvaises raisons. C'est pour cela que, lorsqu'on parle de famille, il faut bien préciser ce que l'on dit, chercher **son noyau incandescent qui la qualifie vraiment**, et qui, nous semble-t-il, est celui **d'une transcendance double et irréductible: sexuelle (homme-femme) et générationnelle (parent-enfant)**. Nous pourrions dire ceci: la famille, quand elle est entièrement déployée, s'articule autour de cette double dimension, bien qu'il faille admettre qu'il existe des formes partielles et moins complexes, qui peuvent également être reconnues.

Allons un peu plus loin. La caractéristique est qu'il s'agit de **relations qui ne peuvent pas être «symétrisées»**. Le fait que ses relations constitutives sont structurellement asymétriques fait de la famille une forme sociale soumise à une tension insoluble, une tension qui est d'ailleurs aussi la cause de son dynamisme.

C'est cette structure particulière qui fait de la famille une forme si précieuse: en effet, elle est un 'plexus' de relations qui nous apprend à nous adresser à l'autre en tant que 'autre'. À un autre qui ne peut être réduit à notre Moi. De ce point de vue, la famille est la première **école, ou apprentissage, d'altérité**. Et ce, parce que dans la famille - avec son mélange de liens de sang, d'affects et de rancunes profondes - l'autre ne peut jamais être annulé, ce que l'on fait, au contraire, dans presque toutes nos expériences contemporaines, où nous sommes habitués à nous déconnecter, à nous déplacer, pour éviter l'altérité qui nous interpelle, et à chercher seulement ceux qui nous ressemblent. Cela ne veut pas dire que la famille est bonne en soi. Elle peut aussi être «mauvaise», négative. C'est un problème, mais ce n'est pas pour cela qu'il faut conclure que la famille doit être effacée. Justement parce qu'elle se compose d'un double axe autour de relations qui ne peuvent pas être symétrisées, la famille hétérosexuelle et reproductive est une forme sociale unique. C'est à travers elle que nous sommes mis au monde. Tant et si bien que l'on peut affirmer que ce n'est pas le don qui fonde la famille, mais la famille qui fonde le don, l'excès, la gratuité, l'inattendu. Le don de l'accueil de l'autre, de l'hospitalité réciproque entre altérités, de l'accompagnement entre différents, différents et pourtant liés.

Pour cette même raison, on peut affirmer que **la famille n'est pas une ressource, mais une source qui alimente la sociabilité**: une socialité dans laquelle la différence n'est pas phagocytée et confondue, c'est-à-dire dissoute dans des tendances panthéistes qui s'affirment par le mythe de la totalité et de l'homogénéité indistinctes (qu'elles soient ethniques, territoriales, religieuses), ou dans l'équivalence impitoyable découlant de l'absolutisation de maintes individualités autoréférentielles et absolues (revers de la logique consumériste qui envahit tous les domaines de la vie).

Dans un monde où seulement ce qui exalte la subjectivité individuelle semble avoir de la valeur et

où la liberté devient synonyme de liberté de choix, la famille est le point de rencontre entre les relations choisies et les **relations non choisies qui pourtant nous constituent plus profondément**, pour le meilleur ou pour le pire (comme l'a montré sans équivoque la psychanalyse). Et justement en raison de cela, la famille a affaire de toute façon avec notre subjectivité. L'idée tout à fait contemporaine de «stériliser» cette variance d'origine au nom d'un principe abstrait d'égalité (qui devrait être reconnue et avec laquelle il faut compter) mène directement à l'inhumanité.

La parentalité elle-même, comme ouverture à la transcendance de l'enfant, implique l'altérité et un amour sans préférence. L'enfant, on ne le choisit pas, heureusement, au moins jusqu'à présent. Ni l'enfant choisit son géniteur. En tant que telle, la famille naît autour d'une relation sans calcul qui correspond à «**l'état d'amour agapique**». Cela ne signifie pas «bon», mais tout simplement pas réductible à un choix dicté par un calcul rationnel (bien que cela ne signifie pas qu'il est irrationnel). Ainsi conçue, la famille est aussi l'antidote à l'une des pires dérives auxquelles elle est exposée, à savoir, le familisme, qui transforme la particularité du lien en la cause de destruction de la vie commune. C'est ce qui se produit quand la famille pense pouvoir maîtriser sa propre altérité constitutive en se tranchant derrière ses frontières et en se présentant à la réalité comme un objet compact et fermé. C'est le cas, par exemple, de ces pratiques selon lesquelles la famille choisit le conjoint, afin de limiter l'un des éléments de sa différence constitutive interne. Or, cette solution, non seulement déséquilibre la relation entre le groupe de famille et son membre, mais en plus finit par nier la nature même (voir plus haut) de la famille: c'est uniquement dans la mesure où elle s'ouvre à la diversité qui la constitue que la famille parvient à éviter la sclérose et l'implosion.

**La parentalité est aussi «autorité sans compétence».** L'aspect intéressant est qu'il s'agit d'un cas où c'est l'autorité qui fonde la relation, et non l'inverse.

Or, si cela est vrai, alors l'autorité de la famille ne peut qu'être **humble**, parce que le parent est conscient qu'il a été chargé de quelque chose qui va bien au-delà de ses capacités. En ce sens, cette autorité humble ne déborde pas dans l'autoritarisme, parce que le parent est en même temps enfant. On ne peut pas être de bons parents si on ne sait pas être de bons enfants. Ici la bonté n'assume pas une connotation morale idéale selon des normes abstraites, mais elle évoque plutôt **la responsabilité liée au fait de «répondre»** justement à la vie qui, dans ce cas précis, demande tout simplement - mais radicalement - de reconnaître que quelqu'un et quelque chose nous précède (nous sommes des enfants, en dette); et, en nous disposant à l'accueillir, quelqu'un ou quelque chose recevra de nous cette vie qui, de toute manière, nous dépasse (nous sommes des parents, des êtres humains générant et génératifs).

Historiquement, dira-t-on, les choses ont tourné différemment et la famille a fini par devenir souvent un lieu d'oppression de l'individu, ce que l'on ne peut certes nier. On pourrait ajouter, non sans raison, que dans une société plurielle, la famille est une forme de vie parmi d'autres, qui ne peut plus prétendre, comme par le passé, d'avoir le monopole dans la détermination de la sphère affective. Il n'en reste pas moins que, aujourd'hui plus qu'hier, dans la société des gens libres, **le sens le plus profond de la famille peut émerger à l'avantage de tous**, en apportant même ces fruits qui dans le passé ont été trop souvent perdus.

En raison de l'enchevêtrement qui la constitue, la famille peut également être définie comme cette forme sociale destinée à ne pas fonctionner, justement parce qu'elle est un 'plexus' relationnel constitué par la différence de l'autre. **La famille ne «fonctionne» pas, elles n'est pas performante, elle ne résout pas tous les problèmes**, car l'enchevêtrement affectif qui est à son origine est trop compliqué. Or, n'est-ce pas justement cette caractéristique qui fait de la famille un point extraordinaire

de **résistance à toutes les dérives technocratiques** de l'hyper-modernité, au techno-nihilisme et à sa logique de fonctionnement dominante ?

La raison profonde est que la famille reste un **lieu de vie**, au-delà ou peut-être vaudrait-il mieux dire grâce à ses défauts et limites, c'est-à-dire un lieu du mystère de l'être, de l'épreuve et de l'histoire. En tant que telle, elle est également le lieu de la première misère et du possible rachat. **C'est pourquoi l'échec fait partie de l'histoire familiale et le pardon est un de ses traits constitutifs.** Et c'est pourquoi la **prière** est un langage essentiel : tout ne peut pas être résolu par la raison.

**La famille, c'est la vie, donc le mystère.**

Cela signifie que, aujourd'hui, encore plus que par le passé, une famille en mesure de garder sa transcendance constitutive, et consciente de ses limites et à la fois de la grâce accueillante, représente une ressource précieuse pour une société qui veut échapper à l'emprise de l'individualisme consumériste et de l'arrogance technocratique. Et c'est précisément pour cette raison qu'elle est en mesure de surmonter l'actuelle dérive vers l'adolescence et virer vers ce que nous appelons «**la liberté générative** ».

Par ce terme, emprunté à E. Erikson, nous entendons **une liberté post-adolescence, qui devient consciente de soi.** Et ce, de deux points de vue. Tout d'abord, parce qu'elle se demande que faire d'elle-même; ensuite, parce qu'elle comprend et reconnaît qu'il y a quelqu'un et quelque chose avant elle, autour d'elle et après elle.

C'est pourquoi la liberté générative s'engage à donner la vie à quelque chose qui a de la valeur qui, dans un certain sens, est sa propre mesure.

Dans le temps, elle **s'articule autour de quatre mouvements : désirer, concevoir, prendre soin, laisser partir.**

Or, la famille est la première école, l'apprentissage, de la liberté générative. Là où notre liberté devient capable d'une véritable affection, elle peut nous délivrer de nous-mêmes.

Pour toutes ces raisons, **la famille alimente une socialité où la différence n'est pas supprimée, mais mise en valeur.**

La fusion qui efface l'individualité et l'équivalence qui brouille les différences (et en fin de compte l'individualité) sont les deux voies qu'il est difficile de ne pas suivre, en dehors de la famille.

---

~ **Les 'nouvelles' questions.**

Aujourd'hui, un peu partout dans le monde, mais surtout en Occident, **les deux piliers qui soutiennent l'unicité la famille se sont affaiblis.**

D'une part, le **pilier générationnel**, le long de l'axe du temps, puisque les familles sont de plus en plus nucléaires et ont du mal à entretenir des relations entre générations, autres que les relations d'aide économique. La dimension verticale des différences a cédé la place à une dimension horizontale de la '**famille multiple**', où même les très jeunes enfants se sont familiarisés avec la géographie relationnelle complexe; où plusieurs adultes se succèdent, parfois dans un laps de temps court, dans le rôle parental, et non pas à la suite d'un choix mais comme résultat d'une relation affective le plus souvent 'à terme' (le compagnon de maman, la compagne de papa... ). La **précarité** devient la configuration ordinaire de la vie quotidienne, avec des effets imprévisibles sur le sentiment de sécurité ontologique, la confiance dans l'avenir, la capacité de cultiver l'espoir.

Parfois, cependant, ces configurations peuvent devenir stables, comme dans le cas des divorcés re-

---

mariés. Pour ces cas où l'indissolubilité a été rompue, mais la famille reste toujours une valeur irremplaçable, il faudrait peut-être réfléchir à des voies **d'accompagnement** qui mettent en valeur et fassent prendre conscience du sens de la famille.

La cohabitation sans mariage est-elle assimilable à la famille? Des fondements tout à fait différents (la révocabilité découlant de la déception et du manque de confiance dans la durée) ne donnent-ils pas lieu à des relations d'alliance très différentes? N'est-ce pas un choix plus 'privé' que le mariage, qui, lui, donne une place à la communauté et, dans le cas de cérémonie religieuse, aussi à la dimension sacramentelle? Dans ce cas aussi, nous avons tendance à penser à une équivalence entre le mariage et la cohabitation, où la différence n'est donnée que par le libre arbitre du moi : **une équivalence qui avilit la spécificité d'un choix comme de l'autre**, et tend à pénaliser, dans l'imaginaire populaire, celui du mariage (dont on ne présente que les menaces à la liberté individuelle).

Sur l'axe du '**genre**' aussi, la spécificité de la famille s'affaiblit, avec les revendications d'équivalence' des couples homosexuels par rapport aux droits civils, y compris celui à avoir des enfants, par l'adoption ou l'insémination artificielle.

La famille, est-elle donc une coquille vide qui peut être remplie avec n'importe quel contenu?

Ou, au contraire, une forme imperméable au changement, une étiquette qui ne s'applique qu'à une structure prédéfinie sur la base de la tradition ?

Le moment est venu peut-être de le dire: elle n'est ni l'une ni l'autre.

Le défi consiste à reconnaître ce qui peut être abandonné du modèle traditionnel, ce qui n'a pas fonctionné, ce qui a peut-être même trahi la plénitude potentielle de la famille, à cause entre autres des provocations du présent; mais, en même temps, à ne pas succomber à la dictature du fait acquis, et à la violence symbolique qui, au nom de l'équivalence, tend à effacer la spécificité. En bref, comme disait Hannah Arendt, 'il faut faire la différence'.

Sans toutefois tomber dans une casuistique qui se perd dans le détail particulier, empêchant de tracer des critères communs pour le discernement.

La question des **enfants** est également cruciale. Vu comme un 'droit' à exercer (surtout quand celui-ci est refusé), plutôt que comme un **don** à recevoir, et comme une 'expérience' à ne pas manquer, plutôt que comme le destinataire d'une disponibilité à offrir pour qu'un autre puisse exister, l'enfant, comme les formes de l'union, risque de devenir **un objet abstrait de dispute**. Et quand nous l'avons devant nous, concrètement, nous ne sommes pas prêts à l'accepter (nous ne le serons jamais, si notre logique est uniquement autoréférentielle). Il nous stresse, il devient un problème qui nous donne le droit de nous réserver des espaces 'pour nous' (c'est-à-dire des retours à la logique autoréférentielle dont nous ne sommes jamais vraiment sortis).

Nous sommes de plus en plus tentés de déléguer la solution des questions anthropologiques d'une part, au droit, (comme si **le droit** était «neutre» ), de l'autre, à la **technique**, dans laquelle nous plaçons notre espoir de voir se réaliser tous nos désirs, y compris celui de l'immortalité.

En fait, la technique rend souvent des situations plus complexes (comme dans le débat actuel sur la fécondation hétérologue) et, faute d'une réflexion commune sur le sens de l'existence et de la vie, le droit risque parfois de fonctionner de manière aberrante, ou de justifier simplement le *statu quo*

(comme dans les cas récents de reconnaissance du 'troisième sexe' ).

**Aucune question qui concerne l'être humain ne peut, au contraire, être traitée en dehors d'une réflexion commune, sérieuse, sur ce que signifie être humain dans le monde aujourd'hui.**

Nous avons vu que, en raison **des doubles relations** qui la constituent, la famille est un 'plexus' relationnel constitué par et dans la différence de l'autre. La famille ne fonctionne pas parce que l'enchevêtrement affectif qui est à son origine est trop compliqué. Pour cette raison, la famille, qui n'est pas entièrement sous l'emprise du système techno-économique et qui constitue un élément fondamental pour surmonter la radicalisation de l'individualisme, reste irremplaçable dans la structuration des processus de construction de l'identité et de la structure psychique; et par conséquent de la **liberté** même. Si dans le passé, la relation de la famille avec le développement était fonctionnelle, aujourd'hui ce lien semble avoir une base très différente.

Dans une société hyper-technicisée, la famille constitue **un rempart contre l'absorption complète dans le système technique**: ses liens, ses relations, sa vie quotidienne nous retiennent d'une homologation radicale par le système technique.

La famille nous permet ainsi de soutenir la reconnaissance de l'existence du Moi personnel et de l'autre - qui est aussi la condition du Moi. De ce point de vue, elle contribue fortement à nous situer dans le monde humain d'une façon unique et spécifique, c'est-à-dire personnalisée: **père, mère, enfants, frères, ne sont pas de simples rôles, mais des visages**, des briques qui donnent un fondement à notre identité la plus profonde et à notre sens de la réalité, et qui les renforcent.

En outre, la famille est l'un des rares endroits où l'on peut apprendre que **le rythme de l'humain n'est pas seulement la course et la performance, mais aussi la lenteur et la patience**. À une époque où tout devient efficace et puissant - selon le double principe de la puissance et de la jouissance - la famille maintient sa spécificité, car elle se base sur une logique différente: à l'intérieur de celle-ci, celui qui est dans une situation "d'impuissance" (le petit enfant, l'handicapés, la personne âgée, les chômeurs) est aimé et accompagné "**indépendamment de tout**", pour la simple raison que cette personne est là, et qu'elle existe. Parce que chaque être humain est une 'histoire sacrée', comme écrit C. Theobald.

C'est dans cette perspective plus large qu'il faut considérer que la famille reste fondamentale pour **l'équilibre démographique** qu'il est nécessaire d'atteindre - pour les problèmes de surpopulation et de vieillissement. Ce n'est pas une simple question technique ou économique. Il s'agit plutôt d'une question liée **au sens même de la croissance**, un sens que la famille peut nous aider à retrouver.

*~ Sortir de la rhétorique. Comment aider la famille ?*

Parce qu'elle existe, **la famille est chargée d'une série de tâches socialement indispensables** (les soins et l'éducation des enfants, l'assistance aux malades et aux personnes âgées, le soutien au fonctionnement de la vie sociale par le travail et la contribution fiscale, la protection des tranches vulnérables, et l'aide en période d'insécurité économique et de vulnérabilité par l'alliance intrafamiliale, pour n'en nommer que quelques-unes).

Et souvent, la famille devient un **drapeau à agiter (le plus souvent sous forme défensive)** en cas d'opposition ou dispute, électorale ou idéologique, ou même religieuse.

Or, le moment est probablement venu pour les acteurs sociaux et institutionnels qui prétendent la défendre, **de prouver par les faits qu'ils ont à cœur une réalité et non pas une idée**: d'une part, en reconnaissant **les conditions changées dans lesquelles la famille d'aujourd'hui vit**, auxquelles elle doit faire face tous les jours (par exemple, contrairement au passé, le fait d'être 'contre-courant' par rapport aux modèles culturels dominants); d'autre part, en démontrant concrètement de vouloir **faire tout ce qui est possible pour soutenir, faciliter, mettre en valeur la famille** dans son rôle social, délicat et précieux.

Ceux qui soutiennent la famille avec les mots, concourent-ils vraiment à la mettre dans les conditions de réaliser son plein potentiel? **Si nous affirmons que la famille est une valeur** (comme le font, par exemple, certains partis politiques et l'Église) **comment la mettons-nous en valeur?**

Là encore, il reste beaucoup à faire.

La **politique** des choix concrets (quotient familial, congé parental, formules pour travail à temps partiel, allègement fiscal); mais aussi **l'Église**, dans au moins trois directions.

La première consiste à repenser, à la lumière de l'évolution des circonstances, **la parentalité responsable**. D'une part, un contexte socio-économique de crise profonde qui demande que les personnes ne soient pas chargées de poids plus lourds que ceux qu'elles peuvent effectivement porter, de l'autre, la redéfinition de la **relation entre naturel et artificiel** que la transformation et l'omniprésence de la technologie a imposée à de nombreux autres domaines, facilement acceptés même par l'Église (comme greffes, remplacement des valves cardiaques, thérapies dans la phase terminale de maladies dégénératives, et ainsi de suite) nous demandent de repenser la question de la contraception, affranchis de la dictature du fait acquis mais avec prudence et humilité. L'Église, et le pape François l'exprime dans son style très clair, a tout d'abord **le devoir impératif d'indiquer la direction, le sens dans lequel situer nos existences**: un sens qui ne peut être que **d'ouverture à la vie, d'accueil, de générativité, de sortie de la cage autoréférentielle du moi**, avec ses calculs et ses limites. C'est incontournable. Or, dans ce cadre, est-ce sensé entrer dans la casuistique des outils et des techniques pour le contrôle des naissances? Une fois exclues les méthodes d'avortement, est-ce vraiment sensé entrer dans l'intimité de la vie d'un couple qui doit déjà faire des miracles tous les jours pour sauvegarder sa vie commune, et la charger de poids qui en fin de comptes risquent d'être inutiles et nuisibles ?

La sexualité est l'un des langages d'ouverture et d'attention à l'autre qu'il faut cultiver dans la vie du couple, car il renforce l'union et donne confiance aux enfants quand ils voient leurs parents unis et capables d'exprimer leur affection. Si l'orientation de la famille est générative (et non seulement biologiquement) et si le but est la fidélité et l'unité des époux, peut-être pourrait-on revoir certaines orientations très concrètes, se mettre de côté et laisser le libre choix aux conjoints, en leur faisant plus confiance. **'L'Église des non', comme l'a appelée le pape François, n'aide pas la famille**. L'Église a plutôt la tâche d'aider la famille à dire oui, à être **joyeusement générative**, sous ses multiples façons de mettre au monde, de prendre soin (non seulement des enfants biologiques), de transmettre et de laisser partir.

La deuxième direction concerne l'**attitude positive** que l'Église pourrait assumer à l'égard de la famille, en lui prouvant par un signe concret et un témoignage incontestable qu'elle la considère comme une valeur. Comme nous avons essayé d'affirmer, la famille a un sens si elle constitue un noyau qui accompagne la vie de chaque membre, par rapport aux autres. Aujourd'hui, le défi que la vie familiale doit relever change, compte tenu des mutations survenues dans les parcours de vie (notamment la prolongation de la vie et la mobilité du travail). À bien des égards, la famille nucléaire

est de moins en moins adaptée aux conditions dans lesquelles les hommes et les femmes vivent. De ce point de vue, la famille doit elle-même **se transformer**, d'une part dans le sens qu'elle doit **recupérer la socialité** - la famille respire seulement si elle vit dans une relation avec d'autres familles - et de l'autre, dans le sens d'une **plus grande flexibilité** - les étapes de la vie auxquelles la famille doit faire face aujourd'hui sont nombreuses, par conséquent, même son module de vie peut changer. En bref, nous sommes à un stade où il faut expérimenter de nouvelles formes de vie familiale, des formes que l'on pourra difficilement fixer du haut, qui doivent au contraire venir d'en bas. Aussi est-il **tout à fait nécessaire que l'Église accompagne ce processus de recherche**, peut-être en rendant disponibles une partie de ces structures et biens immobiliers ecclésiastiques aujourd'hui sous-utilisés ou même inutilisés. Pourquoi ne pas encourager, en mettant ces biens à la disposition, la création de nouvelles familles, mais aussi de nouveaux modèles de logement de proximité réelle, d'aide mutuelle, de coresponsabilité dans la gestion des situations de fragilité? Dans certains cas, très rares, c'est ce que l'on fait, mais le plus souvent, on préfère suivre la démarche immobilière classique, et parfois même, pour ramasser un peu d'argent, on brade les biens qui ont été donnés à l'Église pour l'aider à réaliser sa mission.

### **Quels sont donc les signes concrets de soutien que l'Église veut offrir à cette famille qu'elle dit vouloir défendre?**

Une troisième orientation concerne la réflexion sur le **rôle de la famille dans l'espace public**. Espace public qui, de toute évidence, a beaucoup changé aujourd'hui. À ce propos, il y a au moins deux considérations qui peuvent être développées. En premier lieu, il ne faut pas se laisser effrayer par ce qui se passe en ce moment. Les attaques sont certainement très puissantes, **mais la famille a sa propre solidité et tellement de choses à dire qu'elle ne succombera pas**. Nous tenons à dire que nous devons avoir confiance dans la famille et dans sa force, car nous constatons que **la crise de la famille cohabite avec une forte demande de famille et la propagation de familles qui sont de plus en plus conscientes de leur présence en tant que telles**.

Deuxièmement, **il faut une réflexion sur le sacrement du mariage**. Comme nous l'avons noté, la perte de cette dimension rituelle est le signe d'un grave appauvrissement de notre culture. Beaucoup ne se marient plus. Par ailleurs, ce que Dieu a uni est souvent séparé par l'homme, avec une nonchalance croissante. Ce symptôme est certainement inquiétant car c'est le signe d'une perte de profondeur de l'existence et l'expression du matérialisme technocratique qui s'impose avec force aujourd'hui. Ceci étant dit, quelles conséquences devraient découler de l'idée même du mariage? Si la famille hétérosexuelle et intergénérationnelle n'est plus la norme sociale de référence, le sacrement du mariage chrétien ne peut être proposé que comme **un choix vocationnel précis qui nécessite un parcours de maturation adéquat**. Cela signifie également repenser la superposition qui existe dans de nombreux pays – et qui va de soi –, entre le rite religieux et le rite civil, une superposition qui risque, dans les conditions culturelles actuelles, d'être superficielle, voire de confondre. Aujourd'hui, **l'Église a la grande responsabilité de réaliser une 'pédagogie de la vie' qui comprend le mariage, le baptême, la confirmation, l'onction des malades**. En sachant que, paradoxalement, aujourd'hui plus que jamais, dans cette soi-disant société de gens libres, il faut du temps pour arriver à apprendre la valeur de l'autre et la profondeur de la réalité. Il faut du temps pour apprendre que nous n'existons pas comme des atomes individuels, mais comme des personnes. Avec les autres, qui ont pris soin de nous, et nous avons la possibilité, à notre tour, de prendre soin d'eux, dans un circuit ouvert qui fait de nous une partie intégrante d'une histoire et nous permet

d'avoir un nom. Il faut du temps pour échapper à l'idée dominante que rien n'a de valeur, que tout est fongible, que la réalité – la nôtre et celle des personnes qui composent notre vie - n'a pas d'épaisseur. De ce point de vue, parler du sacrement du mariage signifie accompagner l'homme d'aujourd'hui pour qu'il récupère cette prise de conscience dans l'expérience contemporaine.

C'est dans cette perspective d'une «pédagogie de la vie» que la question des divorcés et des séparés pourra être traitée plus aisément, dans la mesure où la dissolution à laquelle est soumis le lien du mariage apparaît comme un problème que l'on ne saurait laisser sur les épaules de l'individu.

*~ Et la vie religieuse? Soyez des mères, et non des vieilles filles, des pères, non paternalistes. L'effort nécessaire de la réciprocité*

Cette exhortation que le pape François avait adressée à huit cents religieuses réunies en audience le 8 mai 2013 avait suscité de l'émotion: « **Soyez des mères et non pas des vieilles filles.** »

Beaucoup ont trouvé cette phrase un peu trop rude, peu respectueuse, voire teintée de sexisme. On peut 'excuser' le pape François du fait que l'italien n'est pas sa langue maternelle; comme tous ceux qui essaient de s'exprimer dans une langue qu'ils ne connaissent pas bien, les simplifications sont inévitables et les nuances difficiles à maîtriser.

Or, cette affirmation n'était peut-être pas accidentelle, mais une déclaration tout à fait consciente qui nous oblige, justement par sa dureté, à revenir sur le sens le plus profond et le plus authentique des mots que nous employons couramment, pour les régénérer en brisant les incrustations que l'emploi commun a déposées sur eux.

Et "vieille fille" ne veut certainement pas être une insulte. C'est au contraire une expression affectueuse, qui indique une fille (définie par la synecdoque: un attribut physique de sa féminité – le sein – pour indiquer le tout) au stade encore immature, dont les caractéristiques sont déjà définies, mais tout doit encore arriver. De « pas mariée parce que ce n'est pas encore le moment » à « pas mariée parce qu'elle a manqué le moment », le passage est bref dans notre culture, qui n'est pas exactement *female friendly*. Mais un élément unit ces deux moments du «**pas encore**», caractérisé par l'attente et l'espoir, et du « **plus maintenant** », caractérisé par un sentiment de perte qui risque de basculer dans le ressentiment et le manque de bienveillance: la négation.

Ce risque que le pape François souligne, sans «mettre des gants », est valable pour les religieuses comme pour chaque être humain: passer d'un horizon **d'attente**, où toutes les possibilités sont encore ouvertes justement parce qu'aucune possibilité vraiment significative n'a encore été réalisée, au **regret** pour ce qu'on n'a pas réussi à être.

Être mères et non pas vieilles filles veut dire faire ce saut qui, tout en excluant inévitablement la possibilité d'obtenir «quoi que ce soit» parce qu'on se lie à un choix spécifique qui en exclut d'autres, permet à la liberté de ne pas demeurer dans une virtualité paradoxale, un simple jeu de possibilités qui s'évanouit dès qu'on essaye d'accomplir quelque chose, et qui est donc vouée à ne jamais exister.

C'est précisément là la condition pour engendrer, qui nous demande de nous lier à quelqu'un, de choisir un endroit dans le monde (et donc de renoncer aux autres), de fermer, en un sens, l'horizon des possibilités pour pouvoir, paradoxalement, l'ouvrir à la vie. **Le «oui» devient alors vraiment fécond, comme celui de Marie, s'il est un don de soi, acceptant d'être traversé et transformé**

**par la vie**, bien au-delà de ce que notre imagination peut prévoir, et donc avec courage. Il y a en même temps **le maximum de volonté et le maximum d'abandon**. C'est à partir de cette ouverture responsable que peut jaillir la nouveauté, qui renouvelle tout d'abord nous-mêmes.

**Ce n'est pas en restant égal à soi-même qu'on est fidèle**, mais en accueillant et en se laissant traverser par la vie.

**Le risque de stérilité, qui n'est certes pas uniquement biologique mais aussi existentiel, nous affecte tous, hommes et femmes, laïcs et personnes consacrées, en particulier aujourd'hui.**

Ce que le pape François a rappelé avec force aux sœurs est que personne n'est à l'abri de ce risque, qu'on ne peut l'éviter qu'en étant «génératif», capable de se lier à quelque chose pour faire être quelque chose d'autre, qui a une valeur.

**Que veut dire donc pour un religieux/une religieuse être génératif aujourd'hui?** Si on ne l'est pas, on ne peut d'aucune manière aider la famille. Et, peut-être (disons-le en guise de provocation) ne devrait-il même pas en parler.

Cela signifie tout d'abord se rappeler **qu'on est enfant, qu'on a été engendré, qu'on a reçu le don de la vie**. Cette vie qui a ensuite été **réengendrée** par son choix, et **redonnée**, dépensée pour les autres, dans le cercle vertueux de la gratitude.

Et puis il **faut se rappeler qu'on est père (et mère), même si on n'a pas engendré biologiquement**. Non pas dans le sens du père-loi, mais du **père miséricordieux** de l'Évangile, qui protège, fait grandir et puis laisse partir ses enfants, dans l'espoir que les mots prononcés, tôt ou tard, prendront racine, en priant pour eux et en les attendant sur le seuil de la porte, les bras ouverts, prêts à accueillir avec joie ce qui ne peut découler que de leur liberté.

Il faut pour cela la même **réciprocité** qui existe dans la famille. Cette **coresponsabilité** qui, sans équivalences ni symétries artificielles, parle du lien qui nous unit les uns aux autres. Savons-nous nous mettre dans cette disposition? **La miséricorde est un mouvement de réciprocité, se laisser toucher dans le cœur, qui nous change.**

**Savons-nous changer, ou prétendons-nous que seuls les autres le fassent?**

Pensons-nous que nous sommes sur un autre niveau ou bien sommes-nous capables, comme l'écrit le pape François dans *Evangelii Gaudium*, au n° 87, de ressentir et de relever «la nécessité de découvrir et de transmettre la “mystique” de vivre ensemble, de se mélanger, de se rencontrer, de se prendre dans les bras, de se soutenir, de participer à cette marée un peu chaotique qui peut se transformer en une véritable expérience de fraternité, en une caravane solidaire, en un saint pèlerinage »

**Ce n'est qu'en écoutant les membres de notre la famille humaine, et non pas ses champions défenseurs, que nous pourrions vraiment relever ce défi.**

« Si nous pouvions suivre ce chemin, ce serait une très bonne chose, très régénératrice, très libératrice, très génératrice d'espérance! » ( EG 87 )